



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

25 | 2002

Le temps et les historiens

Edmondo DE AMICIS, *Le Livre Cœur*, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout, notes et postface de Gilles Pécout suivi de deux essais d'Umberto Éco

Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2001, 490 p.

Odile Roynette



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/448>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 243-247

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Odile Roynette, « Edmondo DE AMICIS, *Le Livre Cœur*, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout, notes et postface de Gilles Pécout suivi de deux essais d'Umberto Éco », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 25 | 2002, mis en ligne le 19 juin 2004, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/448>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

*Edmondo DE AMICIS, Le Livre Cœur,
traduction de Piero Caracciolo, Marielle
Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout,
notes et postface de Gilles Pécout suivi
de deux essais d'Umberto Éco*

Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2001,
490 p.

Odile Roynette

Il faut savoir gré à Gilles Pécout et à l'équipe d'enseignants et d'anciens élèves de l'École normale supérieure réunie autour de lui de nous livrer aujourd'hui une version remarquablement traduite, commentée et annotée du *Livre Cœur*, ce chef-d'œuvre de la littérature enfantine italienne publiée par Edmondo De Amicis en 1886. Rejoignant dans la collection "Versions françaises" des auteurs aussi prestigieux que Beccaria, Bentham ou Kant dont elle entend faire redécouvrir des textes rares ou méconnus, cet ouvrage comble un véritable vide puisque, hormis une traduction tronquée donnée par Adrienne Piazzini en 1892 chez Delagrave sous le titre *Grands Cœurs*, rééditée à trente-six reprises jusqu'en 1962, ainsi que l'adaptation beaucoup plus récente (1987) proposée par Nouchka Quey-Cauwet aux éditions Larousse dans la collection des "Classiques Juniors", il n'existait aucune version française fiable et disponible de ce texte dont la qualité littéraire, trop souvent négligée, ainsi que la place centrale qu'il occupe au sein du processus de construction de la culture nationale et patriotique de l'Italie libérale méritent toute notre attention.

Dans une postface dont il convient de souligner l'ampleur --pas moins de cent-vingt-six pages qui forment un véritable essai éclairant le contexte d'élaboration de l'œuvre, son contenu et sa portée dans l'Italie du *Risorgimento* et de ses lendemains immédiats-- Gilles Pécout nous livre d'abord d'indispensables précisions sur celui qui devint à quarante ans grâce à cet ouvrage une célébrité nationale. Né le 21 octobre 1846 à Oneglia en Ligurie,

province incluse au sein du royaume de Piémont-Sardaigne, berceau de l'Unité, Edmondo De Amicis est un homme du Nord. Issu de la petite bourgeoisie --son père était fonctionnaire du royaume de Savoie, dépositaire de la régie des sels et tabacs-- il gagne en 1862 Turin, toute jeune capitale du royaume d'Italie, pour y effectuer des études secondaires qui le mènent dans l'armée. Jeune sous-lieutenant en 1866, au moment où éclate la Troisième Guerre d'indépendance contre l'occupant autrichien, il connaît l'épreuve du feu et la défaite de l'armée régulière italienne à Custoza le 24 juin 1866. Marqué par cette bataille perdue qui tiendra une place non négligeable dans le *Livre Cœur*, son expérience de jeune officier et de combattant l'incite à dresser dans ses premières œuvres littéraires, ses *Bozzetti di vita militare* publiés en 1868 et traduits en français sous le titre de *Scènes de la vie militaire*, une vision idéalisée de l'armée et de sa mission éducatrice en temps de paix comme en temps de guerre, thème qu'il reprendra par la suite abondamment. Grâce à la notoriété qu'il acquiert alors, il poursuit sa carrière littéraire, s'adonne de plus en plus volontiers au journalisme et démissionne de l'armée en 1871 pour se consacrer entièrement à l'écriture. Suivent des récits et des impressions tirés de voyages dans plusieurs pays européens dont l'Espagne, la France ou le Royaume-Uni, la publication d'un recueil de nouvelles en 1872 et la rencontre avec les éditeurs Emilio et Guiseppe Treves à qui il confie dès 1878 son projet d'écrire un roman sur l'enfance et sur l'amitié qui s'intitulerait *Cuore*. À ce propos, Gilles Pécout montre bien comment le *Livre Cœur* constitue une étape centrale dans l'évolution des préoccupations de l'auteur vers des revendications plus sociales qui s'affirmeront dans ses ouvrages ultérieurs, *Sur l'Océan* publié en 1889 qui prend pour sujet l'émigration transocéanique des ruraux italiens en quête d'un travail ou *Premier mai*, roman inachevé à sa mort en 1908, qui se voulait l'histoire d'une famille de bourgeois turinois convertie au socialisme. Lui-même s'engage d'ailleurs publiquement dans le combat politique à partir de 1891, mais son socialisme reste plutôt philanthropique et sentimental que réellement révolutionnaire.

Le *Livre Cœur* reflète nombre de ces préoccupations déjà présentes dans le projet initial de l'ouvrage. De Amicis entendait en effet bâtir un texte qui mît en exergue le rôle de l'école --et à un moindre degré de l'armée qui adopte entre 1871 et 1875 à l'instar de la France un modèle de conscription nationale brève et généralisée-- dans le processus de construction de l'unité politique et culturelle italienne. L'école primaire est d'abord perçue par l'auteur comme le lieu où peut s'estomper la différence, mais non les disparités sociales qui restent très présentes à l'intérieur du récit. Il s'agit plutôt, grâce à la force des sentiments qui lient les hommes, de contribuer à leur bonheur et à leur épanouissement dans une perspective très rousseauiste. Pour De Amicis, l'enfant est un être perfectible qu'il convient d'éduquer et d'instruire pour son propre bien mais aussi pour la consolidation de l'ordre social cher aux modérés. À cet égard le *Livre Cœur* s'inscrit dans une tradition italienne de la littérature enfantine pédagogique qui, depuis la première moitié du XIX^e siècle avec les œuvres de Cesare Balbo, de Cesare Cantù ou bien encore avec le *Giannetto* d'Alessandro Luigi Parravicini publié en 1837, mêle les idéaux pédagogiques, moraux et patriotiques. Mais il tranche avec celle-ci grâce au choix d'une esthétique du cœur qui doit beaucoup, comme le souligne Gilles Pécout, à l'influence de Michelet. Marqué par l'auteur du *Peuple*, de *L'Amour* et de *La Femme*, De Amicis veut montrer, à travers la figure de l'enfant, le rôle de l'amour dans l'affranchissement moral et dans la construction d'une personnalité adulte qui doit s'épanouir au sein de la famille, lieu de formation patriotique et même démocratique. Enfin le récit de De Amicis s'efforce de mettre en scène l'amour propre des gens humbles qui ont presque toujours du cœur et qui, mêlés aux fils de bourgeois, peuvent trouver la voie d'une émancipation sociale, ce

qui permet à l'auteur de développer les premiers jalons de ce socialisme sentimental qui prendra tant de place dans la dernière partie de sa vie.

Famille, travail, moralité et patrie sont donc les principaux thèmes d'un récit qui prend la forme du journal d'un écolier turinois en classe de troisième élémentaire (il s'agit de la quatrième année de scolarisation à l'école primaire). Cet écolier, Enrico, âgé de dix ans, est inscrit à l'école Baretta située en plein centre de la ville. Le récit s'échelonne sur les neuf mois de l'année scolaire 1881-1882, du 17 octobre qui marque le jour de la rentrée au 10 juillet, jour des vacances. Le choix de ces dates n'a rien de fortuit puisqu'il permet d'évoquer directement le passé proche de l'Italie du *Risorgimento* à travers les figures tutélaires de Cavour mort vingt ans plus tôt en juin 1861, de Mazzini décédé en mars 1872 et de Garibaldi dont la disparition, le 2 juin 1882, est directement évoquée dans le cours du récit. La jeune nation italienne est un des personnages principaux du roman qui évoque les luttes successives menées pour parvenir à l'indépendance au cours des guerres de 1848-1849, 1859 et 1866 dans les "récits du mois", histoires qui mettent en scène mensuellement des enfants valeureux et héroïques qui se dévouent pour une cause supérieure. Ainsi De Amicis nous livre-t-il parmi d'autres histoires celle de la petite vedette lombarde mortellement blessée en 1859 par une balle autrichienne alors qu'elle renseignait un officier italien sur les positions de l'ennemi juchée au sommet d'un arbre ou bien encore le sacrifice du petit tambour sarde qui sauve un détachement de soldats retranchés dans une maison lors de la bataille de Custoza mais paie son geste héroïque au prix fort puisqu'il est amputé après avoir reçu une balle dans la jambe. Ces "récits du mois" sont en outre l'occasion de mettre en scène, à travers leur personnage principal, les provinces italiennes : la Vénétie, la Lombardie, la Toscane, la Sardaigne, la Campanie, la Romagne, la Ligurie et la Sicile. La diversité de la nation italienne est encore évoquée grâce à la figure d'un des camarades d'Enrico, Coraci, l'enfant de Calabre qui fait entrer cette province méridionale et déshéritée dans l'univers des écoliers turinois. Enfin, la patrie s'incarne dans la personne du roi Humbert qui a succédé à son père Victor-Emmanuel en 1878, roi-soldat par son rôle de jeune héros de Custoza. Plus généralement la figure du soldat, défenseur de la patrie, et celle de l'armée italienne qui a su forger l'unité, sont exaltées. Au même titre que *Le Tour de la France par deux enfants* paru en 1877 et auquel il peut être à juste titre comparé, le *Livre Cœur* développe une véritable religion de la patrie. Toutefois, ce patriotisme national, sans doute parce qu'il ne s'appuie ni sur une défaite ni sur l'amputation d'une partie du territoire, n'a pas le caractère âpre et revancharde de son équivalent français et se caractérise davantage par un humanisme abstrait et généreux exempt des connotations nationalistes auquel l'ouvrage de G. Bruno n'est pas entièrement étranger.

Les valeurs morales sont personnifiées par les camarades de classe d'Enrico qui sont les principaux protagonistes du roman. Le bien absolu c'est Garrone, le fils de cheminot, l'ami de cœur des enfants et le préféré des adultes, celui qui combat les injustices, défend les faibles et se dévoue pour son prochain. De Amicis l'oppose point par point à l'horrible, à l'infâme Franti, celui qui rit de la souffrance ou de la détresse d'autrui et que rien ne parvient à amender tout au long du récit. Entre ces deux extrêmes, les autres enfants se situent dans un palier intermédiaire où le bien domine malgré des défauts ponctuels sur lesquels le récit s'ancre. L'école toutefois tire tous ces enfants vers le haut, à l'exception notable de Franti. Le parcours de Precossi, le fils du forgeron, est à cet égard exemplaire : il obtient des mains de l'inspecteur la deuxième médaille pour récompenser son travail scolaire acharné derrière l'indétrônable Derossi, le meilleur élève de la classe. L'école, dans le *Livre Cœur*, est donc bien ce lieu où le mérite vient concurrencer les hiérarchies

qui dominant à l'extérieur de son enceinte. Elle est cette société heureuse et harmonieuse où la récompense constitue une reconnaissance des vertus de l'intelligence et de l'effort. Derrière ce moralisme lénifiant, la critique sociale n'est toutefois pas entièrement absente grâce à la mise en scène des conditions de vie difficiles des familles d'ouvriers et d'artisans modestes dont les enfants sont présents sur les bancs de l'école Barreti ou dans celle des instituteurs chichement rémunérés et confrontés au quotidien à des effectifs pléthoriques. Encore faut-il noter que l'école décrite ici se situe en milieu urbain et que le sort des petites écoles de villages et de leurs maîtres s'avère bien moins enviable. Si l'école dans le *Livre Cœur* correspond à un idéal assez éloigné de la réalité, l'éducation populaire par l'école primaire est alors l'objet de l'attention générale en Italie comme d'ailleurs dans la plupart des pays européens. Depuis la loi Casati qui a été promulguée dans le royaume de Piémont-Sardaigne en novembre 1859 puis étendue à l'ensemble du royaume avant d'être complétée par la loi Coppino du 15 juillet 1877, l'enseignement primaire est devenu gratuit et obligatoire pour les enfants des deux sexes, mais l'obligation n'est en réalité effective que pour les trois premières années de la scolarité, de six à neuf ans, et la gratuité limitée aux droits d'inscription à l'exception des fournitures scolaires payées par les parents. C'est donc un système scolaire en voie de démocratisation qui s'affirme alors dans l'Italie post-unitaire. De même, c'est une école qui semble hésiter sur le chemin d'une laïcisation complète qui apparaît, la loi Coppino maintenant une forte ambiguïté sur ce point en faisant disparaître toute allusion à l'enseignement religieux dans les programmes de l'enseignement primaire sans pour autant abroger un article de la loi Casati qui mettait la religion au nombre des matières obligatoires. L'école est en tout cas devenue une question de société essentielle dans une Italie où l'alphabétisation progresse rapidement --il existe 30 % d'analphabètes au début des années 1880-- sans pour autant parvenir à effacer les anciennes disparités régionales entre régions septentrionales où l'analphabétisme est résiduel et le Midi et l'Italie insulaire où il est beaucoup plus répandu. Sans doute est-ce la conjonction entre l'intérêt que suscite la question de l'instruction élémentaire et l'investissement des Italiens dans les thèmes et les figures patriotiques qui explique l'extraordinaire succès d'un texte vendu au début des années vingt à plus d'un million d'exemplaires et maintes fois traduit. Au-delà d'un moralisme conventionnel et désuet, injustement réduit par Umberto Eco dans deux textes traduits en annexe, *Éloge de Franti* et *Franti strikes again*, à un message réactionnaire et nationaliste, le texte de De Amicis possède non seulement une beauté formelle mais encore un pouvoir de contestation, notamment lorsqu'il souligne la souffrance morale et physique engendrée par la guerre, qui hisse le *Livre Cœur* au rang de chef-d'œuvre de la littérature italienne délaissé depuis les années soixante et que cette édition nous permet aujourd'hui de redécouvrir.